

mais la composition, en général, mérite tous les éloges : voilà bien la splendeur sévère des palais romains, ces voûtes chargées des peintures immortelles de Michel-Ange, ces dorures dont l'éclat a été adouci par le temps ; voilà ces ombres des pays méridionaux, qu'un seul rayon de soleil, pénétrant par une fenêtre, rend transparentes et lumineuses.

La sobriété et la fermeté du talent du peintre se sont trouvées à la hauteur du sujet.

Une jeune femme groupée avec ses deux enfants, dont l'un est suspendu à son sein et l'autre joue avec un agneau et une brebis. Tel est le sujet de l'*Idylle*. La maternité ne saurait être représentée avec une beauté plus attrayante et plus noble. La composition, disposée en médaillon, est d'un dessin et d'un modelé presque toujours exacts, le coloris en est doux et argentin, elle rappelle les conceptions poétiques du meilleur temps de l'art français, de l'époque du Poussin et de Lesueur. M. Lenepveu, à l'exemple de ces deux maîtres, recherche l'idéal dans la forme et dans l'expression, et son pinceau obéit à sa pensée.

Le grand tableau de la *Charité*, par M. Cibot, est une composition allégorique.

Au centre est la figure de la Charité ; tout autour apparaissent les actions dont cette vertu est le principe : L'enfance instruite, les malades soulagés, la jeunesse encouragée et dirigée, les vieillards recueillis dans des asyles. Le livret nous montre en outre les artistes, les écrivains, les ouvriers travaillant pour augmenter le bien-être de leurs semblables. Ce tableau renferme de très-bonnes parties, des études habiles, et la couleur en est douce et harmonieuse, mais il est froid. Les mathématiciens trouveront peut-être leur compte à cette symétrie bien ordonnée, à ces déductions logiques, à ces conséquences d'un principe clairement exposées ; mais il manque dans tout cela précisément ce qui est l'essence de la charité, l'étincelle divine, le feu de l'amour. Cette figure allégorique, à laquelle tout vient se rattacher, ne saurait en réalité animer le sujet ; les vertus nous viennent directement de Dieu, elles nous sont transmises d'âge en âge, par ces créatures d'élite de qui il a été dit : vous êtes le sel du monde ; nous n'aimons et n'admettons pas la fiction malheureuse par laquelle l'artiste interrompt notre généalogie.

La *Sœur Hospitalière* de M. Goupil nous fait mieux sentir la puissance de la charité : cette belle jeune fille, qui a su résister à l'enivrement des hommages et de l'admiration, et qui, sous la robe de bure, vient frapper à la porte d'une pauvre demeure pour y ramener un peu de repos, a inspiré à M. Goupil une composition fort simple et pleine de charme.

M. Pilliard est un ancien élève de l'École de Saint-Pierre, devenu depuis, si nous ne nous trompons, l'un des élèves de Victor Orsel.